# HISTORIQUE

**De la**

# Compagnie Saharienne

# DU TIDIKELT

**PARIS**
**Henri CHARLES LAVAUZELLE**
**Editeur militaire**
**124, Boulevard Saint-Germain, 124**
**MÊME MAISON A LIMOGES**

**----------**

**1920**

# HISTORIQUE
# DE LA
# Compagnie Saharienne du Tidikelt

La déclaration de guerre de 1914 n’eut pas, pour la compagnie saharienne du Tidikelt, les conséquences radicales qu'elle eut pour les corps de troupes métropolitains.

Ce ne fut nullement pour elle le passage de l'état de paix à l’état de guerre.

Créée en 1902, quelque peu après les colonnes du Gourara, du Touai et du Tidikelt, elle constitua 1’élément type des troupes sahariennes, émané des tirailleurs et spahis sahariens quelle remplaça. Elle fut chargée de faire respecter les clauses des traités ou conventions imposées aux fractions conquises, mais tout nouvellement soumises et encore turbulentes. Avec son rôle d’occupation de la région du Tidikelt, elle assuma l’obligation de donner à nos sujets la protection qui leur était due contre les menaces permanentes des bandes insoumises redoutables des Touaregs et des Berabcrs.

Une telle mission n’allait pas sans risques et exigea une activité de tous les instants.

La compagnie remplit glorieusement sa tâche, sous la haute direction du chef d’escadrons LAPERRINE, nommé successivement lieutenant-colonel et colonel à la tête du territoire des Oasis, qui posa les principes qui font école en matière de police et de conquête saharienne.

Jusqu’en 1914, chaque année est marquée par une ou plusieurs opérations de police, de répression ou de conquête. Les opérations s’effectuent sur une immense étendue, à des distances qui dépassent souvent 1000 kilomètres de la base de ravitaillement, dans une région absolument désertique et encore inexplorée. Toutes s’achèvent brillamment et sont autant de titres de succès et de gloire. Elles marquent un pas vers 1’achèvement de la mainmise sur notre immense domaine saharien et son organisation.

Après un tel entraînement, la compagnie ne pouvait être surprise par la déclaration, de guerre. Elle était dans son état normal, sur le « qui-vive », prête à tout.

Sa tâche fut cependant des plus pénibles, en particulier pendant la période comprise entre 1916 et 1919. Placée par des nécessités impérieuses dans des situations qui lui enlevèrent et lui paralysèrent ses moyens, la compagnie se vit contrainte à faire face à la fois vers l’est et le sud. Elle eut à soutenir des combats répétés, d’autant plus durs, que sa situation était difficile et l’armement de ses adversaires incomparablement supérieur à celui dont ils avaient disposé jusqu’à ce jour.

Sous l’impulsion des commandants de territoire : lieutenant- colonel MEYNIER, colonel DINAUX, commandant Sigonney, puis sous la haute direction de son ancien chef, le général LAPERRINE, placé en 1916 à la tête du nouveau commandement créé des territoires sahariens algéro-soudanais, la compagnie fit tête partout à la fois, et sortit de la campagne mutilée, mais glorieuse et plus fière que jamais de ses traditions sahariennes.

**19 14**

En apprenant la déclaration de guerre, le premier mouvement des cadres fut de solliciter l’honneur d’être immédiatement envoyés sur le front de France. Ce ne fut qu’un geste compris de tous : la chose était évidemment impossible. Les événements qui succédèrent devaient vite démontrer combien dure serait leur tâche au Sahara, là où le devoir les maintenait.

La répercussion des événements européens ne fut pas immédiate au Sahara.

Ce n’est que lentement que l’action extérieure des agents ennemis s’infiltra chez nous.

Jusqu’en décembre 1914 aucun acte ouvertement hostile n’est enregistré. Toutefois, en fin d’année, la situation politique est confuse sur toutes nos limites territoriales.

A cette époque, nos postes du sud-marocain de la Mauritanie et de la région de Tombouctou sont retenus sur place par des nécessités supérieures. Des groupes de razzieurs marocains sont de plus en plus audacieux dans la région sud-ouest où se trouvent, nos Hoggars. Le détachement de Fort-Motylinski, composé de 80 méharistes, est chargé de la sécurité dans la région.

A l’est, après l’occupation de Ghadames, Mourzouk et de Rat par les Italiens, on pouvait croire à la fin de l’ère de la razzia. Mais bientôt les renseignements nous font connaître que la soumission du Fezzan est toute superficielle. Certaines fractions supportent mal la domination italienne; d’autre part, les Senoussistes, voulant sans aucun doute tirer parti de la situation de la France, engagée dans une grande guerre, annoncent l’arrivée prochaine d’un nouveau Madhi. Il faut parer à

la surprise possible : la majeure partie de la compagnie du Tidikelt et les goumiers d'Ouargla et d'El-Oued sont dirigés sur la frontière lybique.

En décembre, le Fezzan se révolte. Les garnisons de Mourzouk et d'Oubari sont massacrées; les Italiens se retirent de leurs postes. La garnison de Rât et une petite colonne de 250 hommes se réfugient précipitamment sur notre territoire, abandonnant de nombreuses armes : canons, mitrailleuses, fusils à tir rapide, ainsi qu'un énorme approvisionnement de munitions, entre les mains des rebelles.

Les Italiens remontent vers Fort-Polignac. Le détachement de la compagnie, de 30 méharistes, reste dans l'oued Tarat, en attendant les rebelles qui, devant son attitude, s'arrêtent et cessent toute poursuite.

## 1915

Au début de l'année 1915, un détachement de la compagnie, section d'Aoulef, sous le commandement du capitaine GIROD, était chargé de la protection et de la surveillance des campements Hoggars dans la région de Bouressa (latitude N 20°, longitude W 0°10'). Il remplaçait le détachement de Fort-Motylinski, momentanément appelé dans l'est.

Le 31 mars, il était avisé qu'un fort rezzou était tombé au puits d'Arli (A. O. F.) sur les troupeaux des fractions Taïtoqs et Hoggars.

Le détachement se mit en selle à 22 heures, emportant quinze jours de vivres; il arrivait le lendemain, 1er avril, à Arli, ayant couvert plus de 100 kilomètres. Après avoir recueilli les renseignements utiles le détachement, renforcé de Hoggars armés, de Moussa Ag Amastan, engagea la poursuite dans la direction nord.

Menée avec une ténacité remarquable, par une température déjà élevée et un vent de sable très violent, la poursuite amena le groupe, le 19, à midi, en contact avec le rezzou qui se laissa surprendre dans l'oued Moulay-Hiran, à 50 kilomètres environ du puits de Tagemout (latitude N. 21°, longitude W 3°30'). Le combat fut immédiatement engagé. Il se termina par l'anéantissement de la bande de pillards : 11 razzieurs furent tués, 3 faits prisonniers et tous les chameaux volés repris.

Le butin fut de : 1 carabine 90, 11 fusils 74 et plus de 100 chameaux ou chamelles.

Nous n'eûmes à déplorer que la mort d'un Touareg qui s'était joint au détachement.

La poursuite avait duré neuf jours et s'était effectuée sur plus de 600 kilomètres. Le capitaine GIROD fut cité à l'ordre de l'armée de l'Afrique du Nord, et le décret du 10 février 1917 attribua la médaille coloniale avec l'agrafe A. O. F. à tous les militaires ayant participé à l'opération.

A la suite de cette brillante opération, le groupe fut rappelé pour aller remplacer dans l'est le détachement de Fort-Motylinski qui retourna dans son secteur. Il s'y rendit par Aoulef-In-Salah, parcourant ainsi plus de 1.500 kilomètres. Il y arriva dans le courant du mois d'août.

Dans l'est, on peut résumer comme suit les événements de l'année :

Dans les premiers jours de 1915, les Italiens achèvent d'évacuer presque complètement la Tripolitaine, dont ils ne gardent plus que la côte. Cette fin imprévue de l'entreprise italienne va bientôt nous causer une nouvelle surprise.

Les Senoussistes, d'origine religieuse, s'organisent en pouvoir politique. Le but, à la base de leur organisation, est l'union des diverses sectes musulmanes pour, secouer le joug étranger et constituer un royaume indépendant.

Il obtient la cohésion des tribus du Sahara tripolitain et l'organisation du pays que les Turcs ont dédaignée et que les Italiens n'ont pas réussi à établir.

Sa propagande s'étend rapidement. Le but poursuivi par les Senoussistes vis-à-vis des Français reste obscur pendant quelque temps. Leur grand chef se ménage. Mais le moins que l'on puisse dire maintenant, après les événements, c'est qu'il avait vraisemblablement déjà reçu la visite des agents turco-allemands, et qu'il était orienté vers les défenseurs de Stamboul et n'attendait que le moment favorable pour agir.

Le voisinage d'une telle puissance, hiérarchisée, armée et équipée comme ne le fut jamais organisation musulmane dans la région, créait un réel danger, une menace permanente qui obligeait la compagnie à en imposer par son attitude et à se tenir prête à parer à toute attaque. Le détachement de Fort-Motylinsky fut appelé dans l'est pour renforcer le groupe qui s'y trouvait.

En septembre, les bandes insurrectionnelles du Nord tripolitain, jugeant notre situation difficile et cédant à la pression des agents turco-boches, tentent des coups de mains sur nos postes Sud-Tunisien. Dehibat est un moment en péril.

Un détachement de la compagnie, composé de la section d'artillerie, fut appelé en hâte à participer à la colonne de secours, sous le commandement du capitaine Levasseur.

Un rude combat s'engagea à Oum-Souigh, du 2 au 9 octobre, au cours duquel les Sahariens du Tidikelt témoignèrent de leur ardeur habituelle au feu. A la suite de celte opération, le capitaine LEVASSEUR fut cité à l'ordre de la division de Tunisie, et le Saharien Cheboun ben Said (numéro matricule 55), grièvement blessé, fut décoré de la médaille militaire et reçut la première palme accordée à la compagnie.

## 1916

Dans le courant de l'année 1916, les Senoussistes, stimulés par des agents venus de Constantinople même, vont, toujours sans se déclarer ouvertement contre nous, poursuivre leur but d'affranchissement, et pour cela, participer à des actes qui ne nous laissèrent aucun doute sur les desseins qu'ils nourrissent à notre égard. Ils ne viseront à rien moins qu à nous chasser de la région. Ils obtiendront une série de succès, éviteront l'échec décisif dans les opérations dirigées sur Djanetet finiront par nous placer en fin d'année dans une situation difficile, sinon critique, qui exigera toute l'énergie de nos Sahariens.

Le 1er janvier 1916, la compagnie fut dédoublée pour constituer la compagnie saharienne d'Ouargla; son effectif tomba de 433 à 272.

Sa zone de surveillance fut diminuée de toute la région de la frontière algéro-tripolitaine jusque et y compris Djanet, qui releva désormais de l'annexe d'Ouargla.

Son action devait plus particulièrement se faire sentir au sud, où la situation était peu sûre par suite, de la rébellion de certaines fractions soudanaises, et au sud-ouest, contre les rezzou berabers, sans cesse plus nombreux et plus audacieux.

Cependant, la menace qui grondait dans l'est obligea la concentration de forces importantes dans cette région et la majeure partie de la compagnie fut appelée à participer, avec la compagnie d'Ouargla, les goumiers de Gardhaïa et d'Ouargla, des détachements de tirailleurs et de spahis, aux événements qui s'y déroulèrent.

Pendant toute l'année, les assauts de nos adversaires se renouvelèrent sans cesse. Les privations se firent sentir plus nombreuses et variées en vivres, effets, montures, etc. La propagande senoussiste s'infiltra chez les Touaregs soumis et jusque dans nos rangs, où quelques rares, mais encore trop nombreux méharistcs indigènes au moral affaibli, ou dont la conviction religieuse eut gain de cause contre le respect de la parole donnée, nous abandonnèrent pour passer à l'ennemi.

Malgré cela, jamais la conduite des Sahariens ne fut plus digne d'éloges. Les exemples individuels de dévouement, d'énergie, d'esprit de sacrifice, se multiplient avec les dangers plus grands et plus fréquents.

Rien ne put abattre la volonté des officiers, sous-officiers, hommes de troupe français et indigènes, qui résistèrent vaillamment à toutes les tentatives de l'ennemi.

Les principaux faits militaires furent les suivants :

Fin février 1916, une harka ennemie est rassemblée à Rât, sous la direction politique du sultan AHMOUD, l'ancien suzerain de Djanct, notre irréductible adversaire, et sous le commandement militaire du senoussiste Abdesselem, kaïrnackam, de Rât. La harka vient nuitamment à Djanet, y recrute les ksouriens qu'elle arme et met le siège devant Fort-Charlet. Elle est forte de plus de 400 hommes, tous armés de fusils italiens à tir rapide; elle dispose de canons, de mitrailleuses et d'un abondant approvisionnement en munitions.

La garnison de Fort-Charlet se compose d'une cinquantaine de Sahariens et goumiers, sous les ordres du maréchal des logis Lapierre, de la compagnie du Tidikelt. Elle dispose d'un canon de 80 de montagne et d'un petit stock de munitions.

Pendant dix-huit jours la petite garnison résiste de son mieux, rendant coup pour coup à la horde de 400 guerriers qui l'assaillent.

Enfin, menacée de n'avoir plus de munitions, ne pouvant qu'à .grand'peine se ravitailler en eau, ayant perdu trois hommes et ayant deux blessés, coupée de toute communication, la petite troupe, trompant la vigilance de l'adversaire découragé, tente, le 24 mars, une sortie de nuit, qui réussit pleinement et lui permet de gagner la montagne.

Pendant que la garnison se dirige à pied sur Fort-Polignac, à 300 kilomètres de. Djanet, une colonne de 120 fusils sahariens du Tidikelt, avisée par courrier rapide qui a forcé les lignes ennemies, cherche à la recueillir. Elle se bute, le 26 mars à la méhalla ennemie retranchée autour de Djanet et est obligée de se dégager rapidement devant l'énorme supériorité numérique de l'adversaire, après avoir cependant constaté la chute du fort. Elle croit la garnison prisonnière.

La garnison, de son côté, recoupe, le 25, les traces fraîches de la colonne. Le maréchal des logis LAPIERRE, sans hésiter, décide de suivre les traces pour la rejoindre et revient sur Djanet.

Elle vient se heurter de nouveau à la méhalla sans atteindre la colonne qui a battu en retraite par une autre route. Elle est prise en chasse et, après une cruelle odyssée de 150 kilomètres, est capturée le 27 mars, entre la plaine d'Admer et Djanet.

Un petit groupe de malades et blessés qu'elle avait laissé à Assakao est, à son tour, fait prisonnier le 1er avril.

La fin malheureuse de la garnison de Djanet ne fut due, on le voit, qu'au plus regrettable des hasards. Elle était sauvée si elle continuait sa route sur Fort-Polignac mais, son chef, sachant que la colonne de secours devait se heurter à l'ennemi, jugea de son devoir d'essayer de la rejoindre.

Au cours du siège, deux Sahariens, les nommés YAYA BEN AHMED (numéro matricule 180), et LAHBIB BEN LOUAFRA (numéro matricule 339), donnèrent le plus bel exemple d'audace et de dévouement

La garnison assiégée était cernée et coupée de toute communication extérieure. Le quatrième jour du siège, ces deux militaires s'offrirent pour essayer de franchir les lignes ennemies et porter un courrier au détachement qu'ils savaient etre au pâturage dans l'oued Tarat. C'était la mort certaine en cas d'échec dans leur tentative.

Partis dans la nuit du 9 mars, ils parvinrent à accomplir ce magnifique exploit de sortir du fort et de franchir à pied, en quatre-vingts heures, les 250 kilomètres qui séparaient Djanet du détachement. Nous avons vu que le détachement de secours faillit recueillir la garnison et couronner leur dévouement d'un plein succès.

Tous deux furent décorés de la médaille militaire;

D'autres méharistes périrent dans ces tristes journées. Le brigadier ABDALLAH BEN KOUIDJINI et les deux méharistes ABDENNEBI BEN SRIR (numéro matricule 434) et MOHAMED BEN CHEIK (numéro matricule 308), partis de Fort-Polignac pour gagner Bilma, tombèrent dans les lignes de la harka et furent tués

Ils devaient tenter d'établir la liaison entre ces deux postes séparés par plus de 1.200 kilomètres, à travers une région réputée des plus désertiques et encore inexplorée. Il est difficile; d'imaginer ce qu'est un semblable raid. Saluons la mémoire de ces vaillants intrépides.

Quatre autres méharistes, dont deux porteurs d'un courrier régulier, deux autres escortant un convoi venant de Fort-Polignac, subirent le même sort.

A la suite de la chute de Djanet, une colonne de 800 méharistes des compagnies d'Ouargla et du Tidikelt, des goums de Gardhaïa et d'Oujargla, avec 2 canons et 4 mitrailleuses, est formée dans la région de Flatters. Le commandant MEYNIER, commandant militaire du territoire des Oasis, en prend le commandement. La colonne se porte sur Djanet en avril.

A ce moment, les fractions touaregs-ajjers, encore apparemment soumises, sont acquises au parti senoussiste. Elles espionnent la colonne et renseignent jour par jour le commandant de la harka Abesselem sur ses mouvements, son fonctionnement, ses effectifs. C'est ainsi que ce dernier peut, tandis que la colonne se forme en Admer, diriger sur Polignac, défendu par une poignée d'hommes, une forte reconnaissance, qui enlève aux portes du fort, le 2 mai, un troupeau de 220 méharas et animaux de bât.

Le 11 mai, la colonne arrive aux abords de Djanet et prend contact avec la harka. Le 12, elle se porte à l'attaque des positions retranchées. Le canon ne réussit pas à rendre les formidables retranchements naturels des falaises intenables.

Les fantassins s'engagent dans l'oued de l'oasis et tombent à l'improviste, sous un feu meurtrier venant des crêtes environnantes; huit d'entre eux tombent en quelques secondes. Un fléchissement se produit. Voulant éviter des pertes inutiles, le commandant prescrit d'arrêter l'attaque.

Il la reprend les 15 et 16. Après une progression méthodique par les crêtes, dans un terrain montagneux extrêmement difficile la colonne parvient, après trente heures d'un combat très dur, à faire tomber les défenses organisées par l'ennemi sur les falaises orientales de l'oued. Ce succès entraîne la chute de Fort-Charlet la fuite de la harka et la réoccupation de l'oasis de Djanet,

À la suite de la réoccupation de Djanet, le chef de bataillon MEYNIER, commandant le territoire militaire des Oasis, est promu au grade de lieutenant-colonel.

Les télégrammes suivants sont échangés :

1° *Extrait du télégramme de M. le gouverneur général au commandant militaire du territoire des Oasis :*

C'est avec joie enthousiaste et une émotion profonde que je salue la libération de Djanet. C'est à votre vaillance, à votre énergie, à votre préparation et à votre prudence avisée que cette victoire doit d'avoir été payée d'un prix aussi faible. J'associe à nos chaleureuses félicitations vos dignes lieutenants et capitaines Duclos, Ducroux, Lemouland, Pommier, Beaudouin, aidés par vous, aussi bien que les sous-officiers, troupiers et indigènes et les vaillantes troupes qui ont coopéré au succès.

2° *Extrait du télégramme de M. le général commandant en chef au commandant militaire du territoire des Oasis :*

Vous adresse félicitations ainsi qu'à vos troupes et tout particulièrement à compagnie DUCLOS et mitrailleuses DUCROUX,

3° *Télégramme de M. le Ministre des affaires étrangères, président du conseil des Ministres, à M. le gouverneur général :*

Je suis particulièrement heureux d'apprendre par votre télégramme du 10 courant la reprise de Djanet. Je vous exprime toute ma

satisfaction. Je vous prie de transmettre au commandant MEYNIER et ses troupes les félicitations et les remerciements du gouvernement de la République.

4° *Télégramme n° 3750 du 9 juin du Ministre de la guerre à M. le général commandant en chef :*

Veuillez transmettre mes félicitations au commandant Meynier et aux troupes sahariennes qui ont assuré la réoccupation de Djanet, grâce à méthode et prudence du commandement et endurance exceptionnelle des troupes.

*5° Télégramme n° 2900 C. M. du commissaire résident général de France au Maroc à M. le gouverneur général de l'Algérie:*

Je tiens à vous dire combien tous, ici, nous nous associons à votre joie patriotique pour le beau fait d'armes qui a remis Djanet entre nos mains et avec quelle sympathie nous admirons les camarades qui ont donné ce bel effort.

Malheureusement, l'ennemi, en évacuant Djanet, put enlever tout son armement et ses munitions et échapper à un désastre. La colonne de poursuite arrêtée par les nécessités de ravitaillement en eau et vivres, ne reussit pas à rejoindre la harka sur la route de Rat.

Le 22 mai, elle est arrêtée par l'ennemi devant l'oasis de Rât. La colonne s'installe alors dans les oasis avoisinant Ghat : El-Barkal, Tin-Ekenas, Fehouet. Elle y séjourne jusqu'au *2* juillet.

Elle essaie, par des négociations et un blocus économique, d'obtenir l'acceptation de ses conditions. ABESSALEM, qui attend du Fezzan des vivres, des munitions et des renfort, fait traîner les négociations en longueur. La colonne, dont l'équipage est déjà bien diminué et souffre du manque de pâturages est gênée dans ses communications. Les tribus soumises Ajjers se sont mises en rébellion sur ses derrières. Les caïds ont fait défection et sont devenus des chefs de bandes qui harcèlent les convois de ravitaillement. Leur guérilla nous coûte la perte d'un nouveau troupeau enlevé à Polignac, de petits convois et de divers courriers capturés sur la piste du Tassili.

Le commandant militaire envoie le 9 juin une reconnaissance forte de 50 méharistes, sous le commandement de l'adjudant Lenoir, qui reçoit mission de s'opposer au départ vers le Fezzan des troupeaux et familles des Touaregs Ajjers insurgés.

Après une marche rapide et difficile de près de trois cents kilomètres, la reconnaissance arrive à Tin-Hidan en même temps qu'une troupe formée de Kel-Ahras rebelles, armés de fusils à tir rapide. Le combat, aussitôt engagé, se termine par un succès complet; cinq des rebelles, dont le caïd des Kel-Ahras, sont tués; trois sont blessés et six autres faits prisonniers. La reconnaissance, dont les montures sont extrêmement fatiguées, regagne la colonne, obligée de faire à pied la presque totalité de la route du retour.

Le 2 juillet, les négociations ont abouti à la libération de quelques prisonniers indigènes de la garnison de Djanet; mais à ce moment même arrive de Ghat, par la montagne, un premier renfort et un courrier de ravitaillement. Abessalem est remplacé à la tête de la harka par BOUBECKEUR AG ALLEGOUI, chef de la tribu noble Ajjer des Orar'en.

Boubeckeur n'est que l'avant-garde de la harka de KAOUSSEN, chef senoussiste délégué par SI LABED qui a chez les Touaregs une grande réputation acquise au cours de ses opérations contre les Italiens.

La colonne est à bout de vivres; elle craint pour ses convois de ravitaillement mal escortés, son équipage et ses méharas se sont encore affaiblis devant Rât, où la nourriture fait presque totalement défaut. Le commandant de la colonne décide de se replier sur Fort-Polignac.

I1 apprend, en cours de route, que son convoi de ravitaillement mensuel a été enlevé près de Flatters et que le détachement qui a poursuivi les razzieurs venus de Ghamades a subi un échec, le 12 juillet, à In-Amedjen. C'est le moment où le moral des Sahariens est soumis aux épreuves les plus dures.

Néanmoins, le repli s'effectue sans incident marquant. Les méharistes, dont les montures sont fourbues, effectuent vaillamment la route à pied à travers une région des plus pénibles.

Le gros de la colonne rentre se ravitailler et se réorganiser à fort-Flatters. Une garnison de 100 hommes est laissée à Polignac et un groupe de liaison entre Polignac et Flatters.

En septembre, ce groupe, sous le commandement du capitaine BUCLOS, commandant la compagnie, est chargé de conduire un .convoi de vivres et un poste de T. S. F. à Polignac. Il est attaqué le 6 par BOUBECKEUR, à 100 kilomètres à l'ouest de Polignac dans la région d'Ehan. La lutte est des plus vives; l'ennemi a choisi le moment où une partie de la troupe est allée faire l'abreuvoir des méharas pour prononcer son attaque Les nôtres se remettent vite de leur surprise. Sous l'énergique direction de leur chef, ils parviennent, après un dur combat, à rejeter l'adversaire qui abandonne de nombreux morts sur le terrain.

Nous perdons quelques uns de nos meilleurs Sahariens, et les pertes en méharas sont sensibles.

Le détachement reprend la route de Polignac et réussit difficilement et au prix des plus grands efforts, en raison des pertes d'animaux subies, à faire entrer le convoi dans le fort.

En novembre, la colonne s'augmente de nouveaux contingents, tirailleurs et spahis. Elle atteint près d'un millier

d'hommes; mais en accroissant ses effectifs, elle augmente encore les redoutables exigences de son ravitaillement. Elle se porte sur Fort-Polignac, dont la garnison est en proie au scorbut et est fréquemment inquiétée par des bandes ennemies. Le 27 novembre, .un de ses convois, faiblement escorté, est capturé de nuit à Tabella et son chef, le maréchal des logis François, de la compagnie du Tidikelt, est tué,

A ce moment l'équipage de la colonne est soumis à de rudes épreuves; il se ruine rapidement faute de suffisants pâturages. Le recrutement de nouveaux chameaux de bât indispose les tribus du nord. Les difficultés matérielles sont telles que le gouverneur général de la colonie décide l'évacuation de Fort-Polignac.

Une colonne légère est chargée de l'opération à laquelle participent des éléments de la compagnie; elle quitte Polignac le 17 décembre, se replie sur Aïn-el-Hadjadj, et doit momentanément laisser là une centaine d'hommes et un matériel important, faute de moyens de transport

Le gros de la colonne se replie sur Fort-Flatters.

**X X**

Pendant ce temps, le groupe mobile du Hoggar ne reste pas inactif. Il assure la sécurité des campements hoggars stationnés dans l'Adrar des Iforas, où de nombreux et audacieux rezzous venant du sud marocain opèrent sans cesse.

De plus, pendant que les événements relatés plus haut se déroulent dans la région Ajjer, les Senoussistes ne limitent pas leur action à cette région; leurs agents propagandistes opèrent au Hoggar et au Soudan, plus particulièrement en Aïr.

Dès le mois de mars ils gagnent à leur cause la fraction importante des Aoullimiden. Firhoun, leur chef, essaie d'enlever le poste soudanais de Menaka.

Le groupe est alors requis par les autorités locales et, sous le commandement du capitaine de La Hoche, coopère, du 2 avril au 11 mai, à plus de 1.000 kilomètres de sa base (Fort-MolyIinski), aux opérations contre Firhoun, notamment à la délivrance de Menaka et au combat du 9 mai, d'Anderanboukane. Dans cette affaire, un contingent de 100 Touaregs-Taïtoqs et Hoggars, qui devaient eux-mêmes faire défection un an après, rassemblés par Moussa Ag Amastane, aménokal du Hoggar et agissant avec les Sahariens, joua un rôle important à nos côtés.

Au Hoggar, les Senoussistes n'obtiennent tout d'abord aucun succès, grâce à l'attitude de Moussa Ag Amastane. Encouragés par l'abandon de Djanet, ils passent aux menaces et annoncent à grand bruit la prochaine attaque du poste de Motylinski.

En septembre, les menaces sont telles, que le capitaine de La ROCHE, commandant le poste, croit devoir rappeler d'urgence, le groupe au Hoggar. Le détachement, sous le commandement du sous-lieutenant Constant, quitte la région de Ouzzein, en A. O. F., ou sont rassemblés les troupeaux hoggars, et couvre en moins de sept jours les 600 kilomètres qui le séparent de Motylinski.

Ce retour a pour effet de rassurer les campements de femmes et enfants qui sont dans le Koudia et peut-être aussi de modifier le plan. de l'ennemi qui, renonçant à l'attaque immédiate de Molylinski, va diriger son effort sur Agades où la plupart des indigènes lui sont acquis.

Malheureusement, l'abandon des troupeaux et campements hoggars et taïtoqs en A. O. F., les laisse sous l'empire des agents senoussistes qui redoublent d'activité. Les Taïtoqs font défection. Les Hoggars ne sont pas insensibles aux annonces et promesses des agitateurs. Leur chef, MOUSSA, ne peut qu'à grand peine les retenir rassemblés avec lui, mais sans parvenir à les empêcher de se porter vers l'est, où la rébellion est générale. Sous prétexte de se rapprocher du point d'arrivée des caravanes de ravitaillement qu'ils ont envoyées sur le fleuve, ils effectuent le mouvement qui satisfait leurs penchants politiques, orientés vers la rébellion.

Un faible détachement de Sahariens, sous le commandement du maréchal des logis PIETRI, est bien resté en Adrar, mais il ne compte que quelques fusils. I1 est suffisant pour servir de noyau à l'organisation d'un contre-rezzou avec les Hoggars armés; mais il est incapable d'exercer une salutaire pression sur les hésitants.

Il se trouvera- même, à un moment donné, dans une situation critique et courra le grand danger d'un massacre général cher aux Touaregs, auquel il n'échappera que grâce à la présence de MOUSSA AG AMASTANE et à l'attitude énergique de son chef. [1]

La menace sur Motylinski disparue, le groupe mobile repart en A. O. F., mais il doit ménager ses montures. Il ne peut encore imposer aux Hoggars une retraite vers l'ouest, quand, en décembre, les événements obligent le capitaine de La ROCHE à le rappeler de nouveau d'extrême urgence au Hoggar.

Fin novembre, une bande venant de l'est el composée en majeure partie de Tripolitains, traverse le massif de la Koudia de Tintarabin à Tamanrasset et, dans la nuit du 1er au 12 dénombre, assassine le père de FOUCAULD. Elle menace Motylinski, mais ne l'attaque pas. Le 17 décembre, elle livre un combat indécis, à deux jours d'intervalle, à l'est de Motylinski, contre un petit détachement que le chef de poste est parvenu à organiser.

Mais le détachement, en raison de son faible effectif doit se retirer après lui avoir infligé des pertes sensibles.

Le groupe rentre au Hoggar, où il arrive avec des méharas éreintés. Les Sahariens ont parcouru à allure vive, depuis quatre mois, plus de 2.000 kilomètres à travers le Tanezrouft, région des plus arides et des plus désolées du Sahara.

Il est obligé de rester au Hoggar, où les pâturages font défaut, en attendant que soient prises les mesures que comporte la situation.

A la suite des opérations de 1916, les Sahariens de la compagnie obtinrent les récompenses suivantes :

Médailles militaires, 3; citations attribuant la croix de guerre, 30 (dont 2 avec étoile de vermeil, 7 avec étoile d'argent, 21 avec étoile de bronze).

## 1917

L'année 1917 apparaissait sous d'assez fâcheux auspices.

Au cours des opérations de 1916, les Touaregs s'étaient révélés de sérieux adversaires. Bien armés, bien approvisionnés en munitions, d'une incontestable bravoure, opérant dans une région montagneuse difficile dont ils connaissent tous les sentiers, passionnés d'indépendance, avides de butin, grisés de leurs succès, ils sont devenus plus audacieux et plus redoutables que jamais.

Toutes les tribus touaregs Ajjers sont soulevées.

De notre côté, les colonnes sont affaiblies par la ruine, de leurs équipages. Les postes sont isolés, dépourvus de tout approvisionnement. Le ravitaillement est extrêmement difficile, et à la merci du moindre revers.

Au Hoggar, les événements laissent à craindre la défection prochaine des tribus.

Déjà, en octobre 1916, la situation apparaissait si précaire et la direction unique des opérations présentait de telles difficultés que la désignation d'un chef de la région hoggar, personnellement responsable des événements, était jugée nécessaire.

Le capitaine DEPOMMIER, désigné pour cette mission, arrivait en novembre à In-Salah.

Enfin, après l'assassinat du père de FOUCAULD et le commencement du blocus d'Agadès par la méhalla de Khaoussen (décembre 1916), le gouvernement français décidait la création d'un commandement des territoires sahariens qui, sous la haute direction du général LAPERRINE, englobait : en Algérie, les annexes de Beni-Abbés, Timimoun, El-Oued, le territoire des Oasis sahariennes, les centres de Ghardhaïa et Touggourt; en A. O. F., les territoires sahariens limités par une ligne partant des confins de la Mauritanie en englobant Araouan, Bamba, Gao, Tahoua**,** le cercle d'Agadès, Bilma et le Kaouar

Sous la haute direction de leur ancien chef, les Sahariens vont suivre une tactique adaptée à leurs moyens. A l'offensive de mouvement, rendue momentanément impossible, on va substituer l'action du blocus économique.

Les marchés seront rigoureusement fermés aux Touaregs, des dispositions seront prises qui rendront la sécurité des convois aussi absolue que possible; on s'efforcera de n'offrir aux rebelles que des objectifs ne leur laissant aucune chance de succès en attendant que la réorganisation des équipages, poursuivie par tous les moyens, permette de reprendre l'initiative des opérations.

Ce rôle, ingrat s'il en fut, sera rempli avec une persévérance inébranlable qui finira, malgré la défection des Hoggars, par triompher de l'adversaire. Fin janvier, une colonne de secours formée d'éléments des compagnies du Tidikelt et du Touat et d'un goum d'In-Salah, sous les ordres du capitaine DEPOMMIER, arrive au Hoggar où elle apporte un important approvisionnement.

Les Imrads restés dans la Koudia protestent de leur fidélité. Seuls les Aït-Lohen, les plus proches de la région ajjer, ont partie liée avec les rebelles et sont compromis dans l'assassinat du père de Foucauld.

I1 faut avant tout prendre des mesures pour assurer le ravitaillement du poste et attendre pour cela les troupeaux hoggars qui doivent fournir les animaux de convoi.

Laissant un détachement à la garde du Hoggar, lé capitaine Depommier se porte, avec 150 méharistes, dans l'Adrar. Il espère faire sa jonction à Tin-Zaouten avec Moussa Ag Amastane, diriger le convoi sur In-Saïah, puis, après avoir laissé souffler les méharas, agir avec Moussa sur les lignes de communication de la méhalla senoussiste qui, depuis le 7 décembre, assiège Agades.

Tandis qu'il est en route vers l'Adrar, le bruit se répand dans le Hoggar que Moussa a rejoint Khaoussen à Agades. On montre des lettres portant un sceau, qu'on dit être le sien qui prescrit un exode général vers l'est,

Tous les Imrads obéirent à l'ordre de soulèvement. Tout ce qui a une arme rejoint la bande qui a opéré Tamanrasset; le

reste, avec les campements, s'enfuit vers l'est en enlevant au pâturage les méharas de la petite garnison de Motylinski Le 14 février, une audacieuse patrouille commandée par l'adjudant VELIA, lancée par le poste à la poursuite des dissidents réussit à reprendre la plupart des méharas et, avec de gros troupeaux de chèvres, de moutons et de chameaux.

Le lieutenant CONSTANT, commandant le détachement du Hoggar, en attendant l'arrivée du capitaine MASSON, du Touat, apprend la nouvelle de l'exode au cours d'une tournée de surveillance qu'il accomplit dans la direction de Tin-Tarabin. Il prend en chasse divers groupes de fugitifs auxquels il livre les combats de Tahabort le 17 février 1917 et de Teinassint le 19 février, combats heureux, mais coûteux. Le soulèvement est général; l'effectif du lieutenant CONSTANT ne lui permet pas de tenir la campagne sans renforts, il rentre à Motylinski le 1er mars, harcelé sur la route, en pleine montagne, par les batteurs d'estrade.

Arrivé à Tin-Zaouten le 10 février, le capitaine DEPOMMIER ne trouve pas MOUSSA au rendez-vous fixé. Les bruits les plus divers circulent dans la région : MOUSSA et tout son monde auraient rejoint Khaoussen; Agadès serait tombé aux mains de ce dernier. Les tribus soudanaises hésitent sur la conduite à tenir. Des rezzous berabers circulent dans la région et quelques Touaregs déclarent même qu'ils font cause commune avec les Khouans contre les Français. Bientôt s'avère que le mouvement de dissidence se généralise parmi les tribus de l'Adrar, Ifoghas, Irreguenalen et Ilbottenater.

Il confie au sous-lieutenant LEMAIRE, à la tête d'un détachement de 45 hommes, le soin d'arrêter l'exode des fractions encore hésitantes et de les protéger contre les incursions des Berabers.

Il désarme les militaires touaregs du groupe dont les familles sont en dissidence et qui sont un danger pour le groupe. Ces militaires, auxquels sont expliquées les causes des mesures dont ils sont l'objet, protestent de leur loyalisme; il est convenu qu'ils resteront au groupe et qu'ils reprendront leurs armes, aussitôt qu'ils auront accompli un acte qui ne laisse aucun doute sur leurs sentiments. Tous auront, par la suite, une conduite exemplaire et seront à leur place, dans le rang, partout où le détachement sera en danger.

Tandis que le lieutenant LEMAIRE, qui devait très heureusement s'acquitter de sa mission, se met à l'œuvre, le capitaine DEPOMMIER, secondé du lieutenant LEHUREAUX, n'hésite plus : à la tête d'une centaine d'hommes à peine, très mal montés et approvisionnés en vivres pour un mois seulement, sachant le poste de Motylinski dépourvu de tout ravitaillement et connaissant les difficultés qu'In-Salah aura à vaincre pour le réapprovisionner, il traverse le Tanezrouft sur toute sa longueur et se porte sur les confins de l'Aïr. Suivant les circonstances, il agira sur les derrières de Khaoussen ou ralliera les troupes soudanaises, ou contraindra les Hoggars, au besoin par la force, à s'arrêter avant d'avoir atteint Agadès. Il communique son projet à Kidal, mais il tente en vain d'en aviser les postes soudanais de Menaka, de Tahoua et des colonnes de secours d'Agadès:

Le détachement ne pourra espérer atteindre les Hoggars que vers le 20 mars au plus tôt et il faudra qu'il puisse se procurer, de gré ou de force, des montures pour faire la route et des vivres pour regagner Motylinski qui est à plus de 650 kilomètres du point probable où se trouve Moussa. Si les Hoggars sont dissidents, il faudra régler la situation par les armes, battre l'ennemi, ou alors… advienne que pourra!

Les hommes sont avisés de la situation et se déclarent prêts à tous les sacrifices.

En route, le détachement dépasse et immobilise les tribus soudanaises en migration vers la dissidence. Son apparition subite, alors que les Senoussistes répandent le bruit du repli algérien vers le nord, les intimide. Le 12 mars, le détachement tombe à Inabankarit sur une troupe de 300 chamelles appartenant aux Ibottenalen et Iforas qui avaient été signalés comme ayant quitté la région de Kidal malgré les ordres formels du commandant de secteur. Après un court combat, le troupeau est capturé.

Les tribus soudanaises s'arrêtent et ne tardent pas à revenir sur leurs traces vers leurs terrains de parcours habituels.

Après le combat du 12, le capitaine commandant le détachement, n'ayant reçu aucune nouvelle des Hoggars, remonte les méharistes avec des chamelles non dressées et il décide de rentrer au Hoggar avec les chameaux de prise, d'organiser les convois de ravitaillement; puis le détachement se ravitaillera et opérera dans l'est, de concert avec le détachement .du capitaine Masson resté dans la Koudia.

Le 12, il capture quelques dissidents au puits de Taktenkoutat et apprend que Moussa est à Tamattederit. Il s'arrête et se détermine à atteindre coûte que coûte les Hoggars

Après une nouvelle marche de onze jours, il atteint Moussa sans livrer combat, dans l'oued Transfert, à environ 150 kilomètres au nord d'Agadès.

Depuis deux semaines, Agadès est libre. La méhalla de Khaoussen s'est enfuie dans les montagnes; Moussa a bien cédé à la pression de ces gens, il n'a pu se dérober au voyage sans risquer sa tête, mais il a su ne pas s'engager avec Khaoussen. Il a palabré, gagné du temps pour parvenir enfin, à l'approche de la colonne de secours, à s'évader et rejoindre son monde.

De retour à ses campements, Moussa apprend l'arrivée du détachement du Hoggar. Rapidement, il rassemble quelques fidèles et lance un rezzou sur les troupeaux de Khaoussen; il espère que la vigueur de ses coups rachètera ses fautes et facilitera la reprise du contact.

Le capitaine se convainc rapidement de la sincérité personnelle de Moussa : il a manqué de perspicacité et, une fois engagé dans la région de l'est, il n'a pas pu se soustraire aux décisions de ses gens, favorables à la rébellion. Ceux-ci sont restés avec MOUSSA, mais demeurent acquis à la cause adverse. Ils connaissent l'exode général des campements de la Koudia et, n'étaient la reprise d'Agadès et la fuite de Khaoussen, ils auraient, malgré MOUSSA, accueilli le groupe à coups de fusils.

Le capitaine tente encore de se replier à Agadès, mais en vain. MOUSSA affirme qu'aucun courrier ne peut arriver, toute la région étant en pleine révolte. Aucun Touareg n'ose ou ne veut se charger de la mission. Le détachement est à bout de vivres; il n'a pu se procurer que quelques charges de mil qu'il a fallu exiger de force des campements, qui, eux-mêmes, manquent de tout ravitaillement; le groupe est entièrement démonté à 650 kilomètres de Motylinski, sur le ravitaillement duquel on est toujours dans la plus grande incertitude.

Le capitaine décide, après avoir remonté à peu près entièrement le groupe, de rentrer en ramenant tous les Hoggars et leurs troupeaux, soit près de 500 personnes et 8.000 chameaux.

Le retour s'effectue à travers le Tanezrouft le plus aride que l'on puisse voir. Les Sahariens, assurant la surveillance de tout ce monde qu'il a fallu répartir sur des pistes différentes pour en assurer le ravitaillement en eau, vivent d'une faible ration journalière de mil et de viande de chamelles fatiguées; les Français n'ont d'autres vivres que ceux des indigènes et souffrent énormément. Certains d'entre eux essaient de faire cuire des grains de café vert qui leur restent, mais le café refuse obstinément de s'attendrir et de devenir comestible.

Le 14 avril, le détachement arrive à Motylinski exténué, comptant quelques cas de scorbut, mais ayant ramené tous les Hoggars avec leurs troupeaux. Malheureusement, pendant son absence, la dissidence des tribus imrads s'est aggravée en hostilité déclarée. Menées par Ebbeuh, le chef de la bande de Tamanrasset, elles tiennent le Koudia, ce chaos volcanique du haut massif. Une reconnaissance de 80 Sahariens a été attaquée à l'improviste le 5 avril dans les gorges de l'Haman. Après un combat inégal où l'adversaire, abrité sur des falaises retranchées, avait pour lui la supériorité du nombre, l'avantage de la position et sa connaissance du pays, la reconnaissance a dû se dégager. Elle est rentrée à Motylinski sans être inquiétée, mais elle a perdu ses montures et son retour à sa base est considéré par les rebelles comme un succès gros de promesses.

Un nouvel effort va être demandé aux Sahariens du détachement du capitaine DEPOMMIER. Il faut assurer la protection des convois et surveiller sans relâche la méhalla ennemie qui, sous l'énergique direction d'Ebbeuh, essaye d'agir sur la ligne de ravitaillement de Motylinski. I1 faut à tout prix ne laisser obtenir aucun succès à la méhalla. Au cours de navettes incessantes, les méharas qui restent, déjà éprouvés, disparaissent l'un après l'autre. Le service doit parfois être assuré à pied. Les Sahariens, surmenés par le service de garde et de patrouilles, arrivent à la limite de résistance mais ne se rendent pas. Ils tiendront « le quart d'heure de plus du maréchal NOGI » et leur persévérance aura finalement raison de l'adversaire.

Le 15 juin, à Iniker, une reconnaissance de 25 Sahariens se heurte au gros de la méhalla et la détourne de toute attaque en règle contre la colonne. Elle livre un héroïque combat contre plus de 200 guerriers et finit, après une résistance de huit heures, à se dégager par une sortie à la baïonnette. Sept des nôtres sont tués, dont leur chef, le maréchal des logis PIETRI, blessé, fait prisonnier, puis assassiné lâchement par les rebelles.

Le *2* juillet, à Tagmout, l'escorte d'un convoi commandé par le maréchal des logis indigène BEN LAHDEF réussit à atteindre et à disperser un fort contingent ennemi.

Chaque jour, le temps travaille pour nous. Les rebelles, dont les approvisionnements en munitions s'appauvrissent, ont épuisé toutes leurs ressources en vivres et sont exposés à la famine. La fermeture des marchés du nord aux caravanes touaregs leur interdit tout espoir de ravitaillement. De l'est, plus rien ne leur arrive; ni renfort, ni munitions, ni vivres. A ce moment, les Senoussistes se débattent dans leurs embarras intérieurs.

Après les insuccès des 15 juin et 2 juillet, la méhalla se désagrège. Ebbeuh, avec son contingent ajjer, rentre à Djanet. Profitant de l'occasion favorable, le capitaine DEPOMMIER lance contre le noyau encore intact de la méhalla la reconnaissance du lieutenant LEHUREAUX qui réussit à le disperser au combat de Tin-N'Akli, le 27 juillet.

Dès lors, les efforts patients de Moussa, qui est toujours resté auprès du capitaine, aboutissent à des résultats marqués. Fin août, le chef de la principale fraction, les Dag-Rali, vient demander l'aman à Motylinski; il est suivi par celui des Adjoun en Tahéli. Le capitaine DEPOMMIER leur impose des conditions préliminaires d'aman. Il peut quitter le Hoggar pacifié en septembre et rentre à In-Salah avec le détachement, laissant à Motylinski la petite garnison normale. Le général Laperrine devait, en novembre, réunir à In-Salah Moussa et les notables hoggars et régler définitivement leurs conditions d'aman.

Pendant la tournée du détachement du capitaine DEPOMMIER, le détachement du lieutenant Lemaire, resté en Adrar, ne restait pas inactif. Liant son action à celle de la garnison coloniale de Kidal, il assura la protection d'un convoi sur Bourem; il parvint à rassembler de nombreux campements indigènes, à nouer des relations avec les chefs et notables, à disperser deux rezzous auxquels il enleva la totalité de leurs prises.

Le détachement fut relevé en juillet par un détachement de la compagnie du Touat et rentre au Hoggar en septembre 1917.

La campagne du Hoggar avait duré de janvier à septembre 1917. Le détachement avait, pendant cette période, effectué plus de 4.000 kilomètres en région entièrement soulevée. Les résultats acquis étaient les suivants :

Le mouvement de dissidence des tribus soudanaises de Adrar des Iforas avait été définitivement arrêté le 11 mars, après le combat d'Inabankarit; les Hoggars et leurs troupeaux étaient rentrés en territoire algérien; enfin, la rébellion des Hoggars était maîtrisée. L'effort allait pouvoir se tourner vers la région de l'est où comme on le verra, le brigandage avait succédé aux opérations antérieurement dirigées par les Senoussistes qui en1917, s'orientent vers l'Entente.

## REGION AJJER.

Dans l'est, la colonne qui avait opéré en région ajjer en 1916 se trouvait au 1er janvier 1917, presque entièrement ramenée sur la base de Flatters. Elle avait laissé un dépôt de vivres et de matériel à Aïn-El-Hadjadj, en bordure du Tàssili, et commis à sa garde un détachement composé de tirailleurs et d'éléments de la compagnie d'Ouargla et du Tidikelt.

Le départ de Khaoussen pour l'Aïr avait bien, vidé le pays des contingents senoussistes les plus actifs, mais il avait laissé intactes les bandes de rebelles ajjers. Enhardies par l'évacuation de Polignac, les bandes se rassemblent en février à hauteur d'Aîn-El-Hadjadj et, dans la nuit du 12 au 13, tentent un assaut contre le poste. Après un violent corps à corps, elles sont repoussées et subissent des pertes sévères.

Le 9 mai les mêmes bandes, renforcées d'éléments venus du Fezzan, et cette fois sous le commandement même du sultan Ahmoud, nôtre irréductible ennemi du Djanet, tentent une démonstration contre le poste de Flatters.

L'accueil qui leur est fait les détourne d'une attaque en règle. Elles reprennent le chemin du Fezzan en emmenant avec elles là petite tribu des Iforas de Temassinine. Sur la piste du retour, une coïncidence malheureuse leur permet d'enlever au puits de Tanezrouft; le 12 mai, un convoi dé ravitaillement, que l'avis de, se garer n'avait pas touché. La tentative du 9 mai marque la fin de l'action des Senoussistes contres nous.

Le pouvoir politique des Senoussistes est, en effet disparu. Après avoir, en 1915 échoué dans leur tentative d'invasion de l'Egypte, entreprise sous l'inspiration germano-turque, les Senoussistes avaient fomenté, armé et déclenché, en 1916, le soulèvement du pays ajjer; puis après notre repli sur Flatters, ils avaient porté, leur meilleure méhalla, celle de Khaoussen, dans- l'Aïr, pays riche où leur propagande avait été le plus efficace.

Le siège d'Agadès marqua l'apogée de l'action senoussiste. L'échec de Khaoussen (mars 1917) en marqua la fin. I1 coïncidait avec la dissolution même de la direction centrale qui abandonna Khaoussen dont la mehalla battue en plusieurs rencontres, se désagrégea.

Au Fezzan, les Italiens et les Anglais avaient su adroitement susciter parmi les chefs des rivalités intestines. Ils avalent largement rétribué certains concours, si bien que le jeu des oppositions d'influence était parvenu à ramener à son état initial d'anarchie un pouvoir indigène encore mal unifié. Quels qu'ont été les procédés et moyens employés, on peut mesurer leurs succès, à ce fait que, pendant le deuxième semestre de 1917, les chefs Senoussistes ont eu des démêlés graves et des conflits armés au Fezzan avec les agents turco-allemands.

L'agitation saharienne n'avait cependant pas disparu tout entière avec le fléchissement de l'autorité des maîtres de Koufra. Les éléments anarchiques des anciennes rébellions s'étaient agglomérés en bandes de razzieurs, identiques à celles d'avant- guerre, mais plus nombreuses, plus audacieuses, mieux outillées. A la crise de rébellion succède la crise de brigandage précédemment signalée.

Les pillards évitent de s'attaquer aux détachements armés et recherchent des campements isolés ou les convois non escortés.

Les Sahariens, privés de montures, attendent la remise en état de leurs équipages pour passer à l'offensive. Ils assurent au prix de gros efforts la protection des ksours et des convois de ravitaillement, mais ne peuvent empêcher les pillards de réussir quelques coups de main sur des campements et convois isolés. 1917 s'achève encore en pleine crise de brigandage. La tâche des Sahariens reste encore extrêmement pénible; mais les questions à résoudre ne sont plus du même degré que celles qui se posaient au début de l'année. Le Hoggar est redevenu entièrement calme, aucun danger immédiat ne menace plus le territoire; ce n'est plus l'occupation du Sahara qui est en jeu; il ne s'agit plus que de rétablir la sécurité en venant à bout du brigandage.

Les opérations de 1917 valurent à la compagnie les récompenses suivantes :

Légion d'honneur, 3; médailles militaires, 5; croix de guerre 34, dont 5 avec palme, 8 avec étoile de vermeil, 7 avec étoile d'argent, 14 avec étoile de bronze.

# 1918

Au début de 1918, les bandes de pillards sont encore nombreuses, Aucune d'elles n'a essuyé de revers décisif, et le manque de vivres les rend d'autant plus audacieuses qu'elles se trouvent soumises à un régime de famine

Les Sahariens sont encore impuissants, faute de monture, à porter leurs coups dans les campements des razzieurs. Ils parviendront cependant, au prix d'une activité incessante, à assurer l'arrivée des convois à In-Salah et contraindre l'ennemi à abandonner la partie.

Dans les derniers jours de janvier, une bande de Touaregs Ajjers, de Hoggars dissidents et de déserteurs de différentes formations sahariennes, forte de 200 fusils environ, sous la conduite d'Ebbeuh, l'assassin du père de Foucauld, battait l'estrade à l'est d'In-Salah, cherchant un objectif. Ses traces étaient recoupées par nos patrouilles dans le nord-est, à Gouiret-ed-Diab. Les renseignements recueillis permettaient d'arrêter à Fort-Inifel trois autos parties de Ouargla pour In-Salah; malheureusement, une reconnaissance de deux autos de l'aviation avait quitté Inifel quelques heures avant la réception du télégramme signalant la présence de la bande.

Les deux voitures tombaient, le 1er février, en traversant les gorges d'Aîn-Guettara, dans un véritable guet-apens. Le poste de 8 goumiers qui gardait les gorges, surpris quelques heures auparavant, avait été massacré. Les deux autos, qui s'étaient engagées dans les lacets de la piste, furent fusillées à bout portant. Aucun des passagers ne put s'échapper. Nos pertes étaient, de 11 Français tués, mais les pillards ne trouvaient aucun ravitaillement.

Après avoir incendié les voitures, la bande se portait sur la piste d'Aguelman et coupait les traces récentes d'un convoi de 200 chameaux à destination d'In-Salah et du Hoggar. Elle se mettait à sa poursuite et l'atteignait le 4 février dans l'oued Rha, où le convoi s'était arrêté pour camper. L'escorte, forte d'une soixantaine de fusils, dont 50 Sahariens, était sur ces gardes, les patrouilles ayant relevé la veille les traces de la bande se dirigeant sur EI-Guettara.

Le combat s'engageait aussitôt. Malgré la violence de l'attaque et les difficultés de rassembler et d'abriter un gros troupeau, l'adjudant Luc, chef de convoi, réussit à sauver ses animaux, à prendre position sur une gara dominante de l'oued Rha et, par sa belle contenance à décourager l'assaillant. Après un combat ,fort vif du 4 février après-midi, à 5 heures du matin la bande se dérobait dans la direction d'Ers-Mellil.

Le convoi n'avait perdu que-deux hommes isolés charger de prévenir de la présence des razzieurs le goum stationné à Messedli, plus huit chameaux. L'ennemi abandonnait trois morts sur le terrain et emportait de nombreux blessés. Le convoi gagnait ensuite In-Salah sans encombre.

Reprenant là route de l'aller, les razzieurs se portaient en bordure nord du Mouydir. Ebbeuh, découragé, reprenait 1a route de Rât, pendant qu'une bande d'une trentaine de pillards ravitaillés en dattes par une petite caravane hoggar, surprise à In-Baglin, se retranchait, le 12 février, sur la piste automobile à une quinzaine de kilomètres du Khennig, en attendant le passage d'un convoi qu'ils savaient, par un nègre fugitif, en partance sur Motylinski

Avant que le convoi, escorté d'ailleurs par des tirailleurs et Sahariens d'In-Salah, ne survienne, ils étaient pris à revers pas une section commandée par le lieutenant Félix, du groupe du lieutenant Watrin, qui revenait d'escorter un gros convoi du Hoggar.

Le combat, engagé vers 3 heures de l'après-midi, le long d'une crête rocheuse qui offrait de part et d'autre de bons abris, dura jusqu'à 9 heures du soir. A ce moment, l'escorte du convoi ayant signalé, par des fusées, son arrivée au groupe, la bande profita de la nuit pour se dérober et rejoindre Ebbeuh et ses gens, qui rentraient chez eux. Le groupe du lieutenant Watrin se rendit de nouveau à Motylinski, où il escortait, pour la troisième fois depuis le mois d'octobre 1917, des convois de ravitaillement. Ce groupe effectua de la sorte près de 4.000 kilomètres, suivi et surveillé par les bandes adverses qui attendaient l'occasion d'une défaillance du service d'escorte.

En mars, une nouvelle bande réapparaissait sur le plateau du Tadmayt. A ce moment, trois avions effectuaient le raid Ourgla - In-Salah et retour. Leur sécurité fut parfaitement, assurée par des détachements de la compagnie et le goum de Ghardaïa échelonné sur la piste.

La bande évita nos détachements, puis, après avoir razzié quelques tentes isolées vers Megraouen et occupé Fort-Miribel, dont elle tua les gardiens, elle tentait de tomber sur les troupeaux de chameaux des Mouadhi. Mais le goum d'El-Goléa, avisé, était sur ses gardes. Il tint tête aux razzieurs jusqu'à l'arrivée d'un renfort hâtivement levé à El-Goléa, puis, prenant l'offensive, les contraignit à battre rapidement en retraite vers l'est.

Une partie des pillards essaya, au retour, de tomber sur les campements de l'oued Souf; mais elle ne réussit qu'à s'emparer de quelques chamelles qu'elle dut abandonner en cours de route, épuisées, devant la menace d'un détachement lancé à sa poursuite d'In-Salah. Ce fut un échec complet pour les razzieurs qui, découragés, rentrèrent chez eux.

Dans la région hoggar, tout était calme. Le général LAPERRINE, commandant supérieur des territoires sahariens, escorté par un détachement de la compagnie, avait gagné Motylinski en décembre 1917 et exécutait une tournée d'inspection en A. O. F., jusqu'à Tombouctou. La tournée, commencée le 12 novembre 1917, à, In-Salah, prit fin au

même point le 16 avril 1918; elle se déplaça sur plus de 4.000 kilomètres d'itinéraire. Elle s'effectua sans incident marquant, autre que la capture de quelques razzieurs berabers isolés, à travers une région soumise, mais, frémissante encore des événements qui s'y déroulèrent en 1916-1917 et sillonnée par de nombreux rezzous berabers.

Elle eut un grand effet moral chez nos sujets, pour qui elle marqua notre volonté inébranlable de vaincre, la reprise de notre action offensive et de l'initiative des opérations.

A son passage au Hoggar, le général Laperrine avait donné mission à MOUSSA AG AMASTANE de constituer une méhalla et d'aller seconder les troupes soudanaises chargées de chasser définitivement hors de notre territoire les restes de la méhalla de Khaoussen, qui s'étaient retirés dans les montagnes de l'Aïr après la reprise d'Agadès par nos troupes et ne cessaient de lancer des rezzis sur nos fractions soumises.

Moussa, qui avait juré une haine mortelle à Khaoussen depuis sa captivité à Agadès, s'acquitta brillamment de sa tâche.

A la tête d'une méhalla de 200 Hoggars, auxquels fut adjoint un petit détachement de Sahariens de la compagnie servant d'instructeurs, il effectua, en coopération avec les troupes d'Agadès, plusieurs coups de main qui aboutirent à la désagrégation complète de la bande de Khaoussen dont il captura la tente et les troupeaux. Khaoussen dut s'enfuir au Tibesti.

Moussa s'empara, au cours de son raid, de la presque totalité des campements des Taitoqs et Kel-Ahmet dissidents qu'il ramena au Hoggar où il rentra en juin 1918.

Les événements de l'Aïr avaient définitivement coupé les ponts entre Hoggars et Ajjers. Les premiers, .remis en confiance, se rendant compte de la situation tous les jours plus difficile des seconds, étaient prêts à exiger d'eux un règlement de compte et à se faire dédommager toutes.les pertes qu'ils avaient subies, depuis 1915.

Cette situation pouvait très facilement être exploitée à notre avantage. Il suffisait d'oser armer les Hoggars dissidents huit mois auparavant, et de leur laisser carte blanche contre les Ajjers rebelles ou Tripolitains.

D'autre part, la campagne d'offensive politique, qui, suivant les directives du gouvernement général de l'Algérie, devait suppléer au Sahara au manque de moyens matériel qu'il convenait de réserver pour le front de France, avait été activement menée en région ajjer et commençait à produire ses effets.

Dès le mois de juin, BRAHIM AG ABAKADA chef de bande réputé, autour duquel étaient groupées les ajjers dissidentes, faisait des ouvertures de paix et demandait qu'on lui fasse connaître les conditions d'aman.

Les pourparlers engagés, appuyés de la démonstration des Hoggars, avaient les plus grandes chances d'aboutir.

En. juin 1918, le capitaine DEPOMMIER, qui avait succédé en février au capitaine DUCLOS à la tête de la compagnie, obtenait du commandant l'autorisation d'armer 200 Hoggars qui, sous la direction de MOUSSA AG AMASTANE, devaient opérer sur les campements touaregs ajjers dissidents ou rebelles, qui ne cessaient de nous inquiéter. Un détachement de la compagnie, sous le commandement du capitaine, devait appuyer l'opération de la mehalla hoggar et tenter, le cas échéant, la réoccupation de Djanet tout en réglant son action sur les événements politiques.

L'état des montures des Sahariens laissait encore beaucoup à désirer, mais l'occasion était tentante pour les résultats qu'elle pouvait donner; elle valait un dernier effort que nos méharistes allaient fournir avec enthousiasme.

Le 14 octobre, la méhalla et le détachement étaient réunis, à Ouadenki-Emerri. Ils se mettaient en route le 16, se dirigeant sur Djanet. En cours de route, ils opéraient deux razzias sur les derniers dissidents. Les prises s'élevaient à plus de 200 chamelles, 27 bœufs, 40 ânes, 500 moutons et un armement important dont 15 carabines M$^{le}$ 1892. Nos pertes étaient minimes un Touareg tué, un autre gravement blessé et un Saharien (Hanini ben Bakadir) auquel sa brillante conduite valut la médaille militaire.

Le 28, le détachement et la méhalla faisaient leur entrée à Djanet et réoccupaient Fort-Charlet, abandonné depuis 1916. La harka ennemie s'était enfuie précipitamment devant eux dans le Tassili. L'opération aboutissait à un succès complet, politique et militaire. Tous les Kel-Djanet, les Iadhanaren et les Kel-Intonnin faisaient leur soumission au chef d'annexe et Boubeckeur Ag Allegoui, chef des Touaregs ajjers-tripolitains, acceptait au cours d'une entrevue avec Moussa Ag Amastane toutes les clauses de paix et de bon voisinage imposées par ce dernier. Le calme était rétabli sur tout notre territoire. Les Hoggars regagnaient leurs campements, non sans avoir notifiés aux Ajjers qu'à la moindre incartade de leur part ils sauraient les ramener, par les armes, à l'observation des conventions acceptées.

Le 9 novembre, le détachement reprenait la route d'In-Salah sa mission accomplie. Les Sahariens firent la route à pied pour ménager leurs montures et gagnèrent lentement un pâturage où ils continuèrent à surveiller les menées des fractions limitrophes tripolitaines livrées à une anarchie absolue et parmi lesquelles s'étaient réfugiés les meneurs irréductibles ou trop compromis pour oser solliciter l'aman.

Au nord, les pourparlers de paix se poursuivaient avec Brahim qui, soit par crainte des représailles de notre part ou par peur des tribus tripolitaines, montrait une certaine hésitation à se présenter à l'autorité. Sa soumission semblait acquise,

mais une adroite surveillance de ses agissements était encore nécessaire et contribuait à maintenir la compagnie dans une incessante vigilance.

A la suite des opérations sur Djanet, les Sahariens recevaient les récompenses suivantes :

Médaille militaire, *2;* croix de guerre, 61 (dont 17 avec étoile de vermeil, 17 avec étoile d'argent, 27 avec étoile de bronze).

De plus, le général commandant en chef les troupes françaises de l'armée de l'Afrique du Nord citait la compagnie dans l'ordre n° 157 qui attribuait à l'unité la croix de guerre avec étoile de vermeil :

Compagnie saharienne d'élite. A, depuis sa création, assuré l'emprise de la domination française sur tout le Sahara central, par l'activité incessante de ses chefs, le dévouement inlassable de ses hommes; a rempli, malgré de très grosses difficultés, la tâche qui lui était confiée. Depuis le début de la mobilisation, sous le commandement des capitaines Duclos et Depommier, a assuré la répression des troubles dans le Sud tunisien, le Tassili des Ajjers, le Hoggar, l'Aïr et l'Adrar des Iforas. A rétabli l'ordre dans ces régions et ramené à nous les tribus touaregs qui avaient fait défection. A livré de nombreux et meurtriers combats au cours desquels les Sahariens de tout grade de cette unité se sont montrés comparables à leurs camarades combattant sur le front d'Europe.

Après la tournée de Djanet, le capitaine DEPOMMIER était rentré à In-Salah le 14 décembre 1918. Il y avait trouvé le général LAPERRINE qui se préparait à aller inspecter la région d'Agadès, comme il était allé, l'année précédente, inspecter la région de Tombouctou.

Le détachement d'escorte avait, à cet effet, été préparé sous le commandement du lieutenant BRUNET.

La tournée s'effectua aussi paisiblement que celle de Tombouctou. Quelques razzieurs ou dissidents isolés se firent capturer par des patrouilles de l'escorte. Parti de Motylinski dans les premiers jours de mars, le général y était de retour le 16 avril

Au moment où il rentre au Hoggar, BRAHIM AG ABAKADA, qui se tenait tranquille depuis le mois de juin 1918, en était toujours aux promesses de prochaine soumission. Le général appela à lui le détachement du Tidikelt sous les ordres du lieutenant GIRAUDY et résolut de rentrer à Ouargla en passant par les Ajjers et Fort-Flatters. Il devait, en cours de route et si l'occasion s'en présentait, mettre Brahim en demeure de prendre une décision.

Le général gagna d'abord la plaine d'Admer, d'où il se dirigea sur l'oued Mihiro où il atteindrait le groupe mobile de la compagnie d'Ouargla. Brahim Ag Abakada s'était, en apprenant le voyage du général, présenté au camp du lieutenant Guieu, commandant le groupe, avec lequel il vint au devant du général.

Il fit sa soumission et fut investi chef des Ajjers. Le général se rendit ensuite à Fort-Polignac, abandonné depuis 1910 puis à Fort-Flatters, d'où il gagna Oouargla où il arriva le 23 juin 1919. Sa tournée avait duré sept mois. Il avait parcouru plus de 4.500 kilomètres; la première escorte du Tidikelt l'avait accompagné pendant trois mois et accompli 2.200 kilomètres environ; le détachement du lieutenant GIRAUDY avait parcouru plus de 1.500 kilomètres en deux mois.

La réorganisation de nos tribus était complète et le calme absolu était rétabli définitivement sur toute l'étendue de notre territoire.

Ainsi se clôt l'émunération des faits d'armes accomplis par la compagnie pendant la période correspondant à la grande guerre franco-allemande. Mais le traité de Versailles n'a pas eu, pas plus que la déclaration de guerre, des conséquences identiques pour les troupes de France et la compagnie du Tidikelt. La compagnie reste sous les armes et veille. Sa mission continue : assurer l'ordre et protéger nos fractions soumises. Au sud en Adrar des Iforas, un détachement de 50 méharistes protège les Hoggars contre les nombreux rezzous berabers qui, plus nombreux et plus audacieux que jamais, descendent du sud marocain et pillent la région septentrionale de l'A. O. F.

Dans la région des Ajjers, le gros de la compagnie garde les marches de l'est contre les bandes tripolitaines. Les Senossistes ont bien fait la paix avec l'Italie, mais les nombreuses difficultés d'ordres divers que cette puissance devra surmonter avant de pouvoir organiser le pays laissent les tribus dans un état d'anarchie qui constitue et constituera encore longtemps un danger permanent pour nos Ajjers.

Le passé de la compagnie répond de l'avenir, et les jeunes Sahariens, dévoués, obscurs, mais fiers de leurs aînés, jaloux de la tâche qui leur incombe, sauront garder haut et ferme le drapeau de la France au cœur du Sahara.

**Liste des militaires de la compagnie morts pour la France**
**(avec leurs citations)**

---

ALI BEN ABDERRAHMAN (67), tué à Djanet le 7 février 1915.

MOHAMED BEN SLIMAN (531), tué le 27 septembre 1915 à Polignac.

DAHADJ BEN BEDDA (741), mort du scorbut le 20 décembre 1915 à l'oued Mihero.

MOHAMED BEN CHEICK (308), tué le 3 mars 1916 aux environs d'Azellouaz, et Abdennebi ben Seghir (434), tué le 3 mars 1916 aux environs d'Azellouaz. (Cités à l'ordre du territoire des Oasis : « Ont été tués au nord d'Azellouaz le 3 mars 1910, au moment où ils se dirigeaient sur Bilma pour y établir une liaison transsaharienne ».

AHMED BEN ARIF (527), disparu autour de Djanet le 10 mars 1916.

Attalah ben Cheick (547), tué a l'attaque de Djanet le lo mars 1916.

BEN AOUA BEN HAMIDA (331) et Mohamed ben Omeur (237) : ont été tués le 15 mars 1916, alors qu'ils escortaient un convoi de ravitaillement à destination de Djanet.

MOHAMED BEN MOKTAR (206), disparu le 13 mai 1916 autour de Polignac.

ABDENNEBI BEN SBIR (434), disparu le 5 mars 1916 autour de Djanet - Moktar ben Baba (567), tué à Polignac le 11 mai 1916 (cité à l'ordre du territoire).

AHMED BEN KADDOUR (743), disparu ïe 10 mars 1916 à Djanet.

LENOIR, adjudant, tué le 6 septembre 1916 au combat de l'oued Ehan :
« Sous-officier d'une bravoure héroïque et d'un mérite égal à sa modestie. Cité déjà cinq fois à l'ordre du jour de la colonne d'opération (ordres généraux n° 3, 4, 6, 7, 10); proposé pour la médaille militaire et pour l'avancement au grade de sous-lieutenant, a été tué d'une balle en plein cœur au moment où, à la tête de sa section, il se portait hardiment à l'attaque de l'ennemi ».

CHEIRK BEN SALAH (641), tué le 7 novembre 1916 à Polignac (cité à l'ordre du territoire).

KHELIL AG ASSEURON (735), tué le 21 décembre 1916 à l'oued Tigniet.

SALAH BEN M'AMED SRIR (499), tué le 12 décembre 1916 à Polignac.

FRANÇOIS, maréchal des logis, tué le 27 novembre 1916 à Tabelbalet.

BOUDJELA BEN BRAHIM (120), Kouider ben Lakal (378), Mohamed ben bou Aïcha (441), tués le 1er décembre 1916 à Tamanrasset.

LAÏD BEN MOHAMED BEN DEGUICH (552), tué à Tin-Tarabin le 10 décembre 1916.

LAÏD BEN MOHAMED BEN DEGOUT (170), tué à Tin-Tarabin le 11 décembre 1916.

SALAH BEN SGHIR (499), tué à Polignac le 12 décembre 1916.

ABDENNEBI BEN SALAH (623), tué à Aïn-El-Hadjadj le 13 février 1917.

FREMIGACCI, maréchal des logis, tué à Tamanrasset le 5 avril 1917.

PIETRI, maréchal des logis, tué à Inikker le 15 juin 1917 :
« A fait preuve de superbes qualités de chef; blessé au cours de l'action du 15 juin 1917, a continué à imposer sa volonté et à maintenir sa troupe. Complètement encerclé, s'est dégagé à la baïonnette et a ordonné à ses hommes de l'abandonner; est tombé grièvement blessé aux mains de l'ennemi qui l'a massacré ».

CHEICK BEN HAMIDA (869), tué à Inikker le 15 juin 1917 :
« Blessé grièvement au cours de l'action du 15 juin, a continué à tirer jusqu'à épuisement complet de ses munitions; a été tué à bout portant à son poste de combat ».

Ahmed Ben El Hadj Mohamed (476), tué le 15 juin 1917 à Inikker.

ALI BEN ABDERRAHMAN (858), tué à Tadjmout le 4 juillet 1917.

ALI BEN OKRISS (275), maréchal des logis indigène tué au combat d'El- Khenig le 12 février 1918.

MOHAMED BEN KOUILED (148), tué le 1er février 1918 au combat d'Aïn-Guettara.

BOUAMAMA BEN EL HADJ MOHAMED (942), tué le 31 mai 1918 à Tin-Felki.

LAGDAR BEN ALI GUENDOUS (1684), décédé des suites de ses blessures à l'hôpital militaire d'In-Salah le 24 mars 1918 (blessé au combat d'El-Khenig le 12 février 1918).